

Séquence théâtre : 1STMG2

**BEAUMARCHAIS, *Le Mariage de Figaro* / parcours associé : la comédie du valet**

Descriptif : [série technologique](#)

Textes des extraits étudiés :

EL1 : [MOLIERE](#), Les fourberies de Scapin

EL2 : [MARIVAUX](#), Les Fausses confidences

EL3 : [Figaro 1](#), scène d'exposition (acte I scène 1)

EL4 : [Figaro 2](#), la politique (acte III scène 5)

Etude de tableau : [FRAGONARD, \*Le Baiser volé\*, 1787](#)

Descriptif des lectures et activités réalisées

## Séquence n° : I .

Objet d'étude :	LE THEATRE DU XVIIEME AU XXIEME
Œuvre intégrale :	<b>BEAUMARCHAIS, <i>Le Mariage de Figaro</i>, 1784</b>
Extraits étudiés :	1- acte I scène 1 : la scène d'exposition (extrait) 2- acte III scène 5 : la leçon de politique (extrait)
Parcours associé :	<b>La comédie du valet</b>
Extraits étudiés :	1- MOLIERE, <i>Les Fourberies de Scapin</i> , III, 2 (extrait) 2- MARIVAUX, <i>Les Fausses confidences</i> , I, 2
Activités complémentaires :	<ul style="list-style-type: none"> <li>- les formes du registre comique.</li> <li>- l'évolution du genre théâtral.</li> <li>- l'évolution de la figure du valet au théâtre.</li> <li>- Beaumarchais et la pensée des Lumières.</li> <li>- Figaro, valet traditionnel ou révolutionnaire ?</li> <li>- exercice de contraction de texte : l'affaire Weinstein</li> </ul>
Lecture cursive :	<p>Une œuvre au choix parmi les suivantes :</p> <p>Carlo GOLDONI, <i>Arlequin serviteur de deux maîtres</i>  Marie N'DIAYE, <i>Hilda</i> / MARIVAUX, <i>Les fausses confidences</i> ou <i>L'île des esclaves</i> / MAYENBURG, <i>Pièce en plastique</i> / Berthold BRECHT, <i>Maître Puntila et son valet Matti</i> / Jean GENET, <i>Les Bonnes</i> / Victor HUGO, <i>Ruy Blas</i></p>
Histoire des arts :	<p>Comparaison de différentes mises en scène.</p> <p>Etude de tableau : FRAGONARD, <i>Le Baiser volé</i>, 1787</p>

**Étude de tableau : FRAGONARD, *Le Baiser volé*, 1787**

Huile sur toile, 45x55 cm, Musée de l'Hermitage, Saint-Petersbourg.



voir une étude de ce tableau :

<http://tiersinclus.fr/fragonard-le-baiser-a-la-derobee-le-verrou/>

**EL1 : MOLIERE, *Les Fourberies de Scapin*, 1671 - Acte III Scène 2**

GÉRONTE, SCAPIN.

GÉRONTE. - Hé bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils?

SCAPIN. - Votre fils, Monsieur, est en lieu de sûreté; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, et je voudrais pour beaucoup, que vous fussiez dans votre logis.

GÉRONTE. - Comment donc?

5 SCAPIN. - À l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GÉRONTE. - Moi?

SCAPIN. - Oui.

GÉRONTE. - Et qui?

10 SCAPIN. - Le frère de cette personne qu'Octave a épousée. [...] De sorte que vous ne sauriez aller chez vous; vous ne sauriez faire un pas ni à droite, ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GÉRONTE. - Que ferai-je, mon pauvre Scapin?

SCAPIN. - Je ne sais pas, Monsieur, et voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à la tête, et... Attendez.

15 *Il se retourne, et fait semblant d'aller voir au bout du théâtre s'il n'y a personne.*

GÉRONTE, *en tremblant*. - Eh?

SCAPIN, *en revenant*. - Non, non, non, ce n'est rien.

GÉRONTE. - Ne saurais-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine?

SCAPIN. - J'en imagine bien un; mais je courrais risque moi, de me faire assommer.

20 GÉRONTE. - Eh, Scapin, montre-toi serviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN. - Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous qui ne saurait souffrir que je vous laisse sans secours.

GÉRONTE. - Tu en seras récompensé, je t'assure; et je te promets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu usé.

25 SCAPIN. - Attendez. Voici une affaire que je me suis trouvée fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac et que...

GÉRONTE, *croyant voir quelqu'un*. - Ah!

30 SCAPIN. - Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose, et je vous porterai ainsi au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, et envoyer quérir main-forte contre la violence.

GÉRONTE. - L'invention est bonne.

SCAPIN. - La meilleure du monde. Vous allez voir. (*À part.*) Tu me payeras l'imposture.

35 GÉRONTE. - Eh?

SCAPIN. - Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond, et surtout prenez garde de ne vous point montrer, et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GÉRONTE. – Laisse-moi faire. Je saurai me tenir...

40 SCAPIN.- Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche. (*En contrefaisant sa voix.*)

«Quoi? Jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cé Geronte, et quelqu'un par charité né m'enseignera pas où il est ?» (*À Géronte avec sa voix ordinaire.*) Ne branlez pas. (*Reprenant son ton contrefait.*) «Cadédis, jé lé trouverai, sé cachât-il au centre dé la terre.» (*À Géronte avec son ton naturel.*) Ne vous montrez pas. (*Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui.*)

45 «Oh, l'homme au sac!» Monsieur. «Jé té vaille un louis, et m'enseigne où put être Géronte.» Vous cherchez le seigneur Géronte? «Oui, mordi! Jé lé cherche.» Et pour quelle affaire, Monsieur? «Pour quelle affaire?» Oui. «Jé beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups de vaton.» Oh! Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. «Qui, cé fat dé Geronte, cé maraut, cé velître?» Le seigneur Géronte, Monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni belître, et vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. «Comment, tu mé traites, à moi avec cette hauteur?» Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. «Est-ce que tu es des amis dé cé Geronte?» Oui, Monsieur, j'en suis. «Ah! Cadédis, tu es de ses amis, à la vonne hure.» (Il donne plusieurs coups de bâton sur le sac.) «Tiens. Boilà cé que jé té vaille pour  
50 lui.» Ah, ah, ah! Ah, Monsieur! Ah, ah, Monsieur! Tout beau. Ah, doucement, ah, ah, ah!  
55 «Va, porte - lui cela de ma part. Adiusias.» Ah! diable soit le Gascon! Ah! *En se plaignant et remuant le dos, comme s'il avait reçu les coups de bâton.*

GÉRONTE, *mettant la tête hors du sac.* - Ah, Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN. - Ah, Monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable.

60 GÉRONTE. - Comment, c'est sur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN. - Nenni, Monsieur, c'était sur mon dos qu'il frappait.

GÉRONTE. - Que veux-tu dire? J'ai bien senti les coups, et les sens bien encore.

SCAPIN. - Non, vous dis-je, ce n'est que le bout du bâton qui a été jusque sur vos épaules.

GÉRONTE. - Tu devais donc te retirer un peu plus loin, pour m'épargner...

65 SCAPIN *lui remet la tête dans le sac.* - Prenez garde. En voici un autre qui a la mine d'un étranger.

**EL2 : MARIVAUX, *Les Fausses confidences*, 1737 - Acte I, Scène II**

DORANTE, DUBOIS, *entrant avec un air de mystère.*

DORANTE. - Ah ! te voilà ?

DUBOIS. - Oui ; je vous guettais.

DORANTE. - J'ai cru que je ne pourrais me débarrasser d'un domestique qui m'a introduit ici et qui voulait absolument me désennuyer en restant. Dis-moi, M. n'est donc pas encore venu ?

5 DUBOIS. - Non ; mais voici l'heure à peu près qu'il vous a dit qu'il arriverait. (*Il cherche et regarde.*) N'y a-t-il là personne qui nous voie ensemble ? Il est essentiel que les domestiques ici ne sachent pas que je vous connaisse.

DORANTE. - Je ne vois personne.

DUBOIS. - Vous n'avez rien dit de notre projet à M. Remy, votre parent ?

10 DORANTE. - Pas le moindre mot. Il me présente de la meilleure foi du monde, en qualité d'intendant, à cette dame-ci dont je lui ai parlé, et dont il se trouve le procureur ; il ne sait point du tout que c'est toi qui m'as adressé à lui : il la prévint hier ; il m'a dit que je me rendisse ce matin ici, qu'il me présenterait à elle, qu'il y serait avant moi, ou que s'il n'y était pas encore, je demandasse une mademoiselle Marton ; voilà tout, et je n'aurais garde de lui  
15 confier notre projet, non plus qu'à personne : il me paraît extravagant, à moi qui m'y prête. Je n'en suis pourtant pas moins sensible à ta bonne volonté, Dubois. Tu m'as servi, je n'ai pu te garder, je n'ai pu même te bien récompenser de ton zèle ; malgré cela, il t'est venu dans l'esprit de faire ma fortune. En vérité, il n'est point de reconnaissance que je ne te doive.

20 DUBOIS. - Laissons cela, monsieur ; tenez, en un mot, je suis content de vous ; vous m'avez toujours plu ; vous êtes un excellent homme, un homme que j'aime ; et si j'avais bien de l'argent, il serait encore à votre service.

DORANTE. - Quand pourrai-je reconnaître tes sentiments pour moi ? Ma fortune serait la tienne ; mais je n'attends rien de notre entreprise, que la honte d'être renvoyé demain.

DUBOIS. - Eh bien, vous vous en retournerez.

25 DORANTE. - Cette femme-ci a un rang dans le monde ; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux, veuve d'un mari qui avait une grande charge dans les finances ; et tu crois qu'elle fera quelque attention à moi, que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien ?

30 DUBOIS. - Point de bien ! Votre bonne mine est un Pérou. Tournez-vous un peu, que je vous considère encore ; allons, monsieur, vous vous moquez ; il n'y a point de plus grand seigneur que vous à Paris : voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles, et notre affaire est infaillible, absolument infaillible. Il me semble que je vous vois déjà en déshabillé dans l'appartement de madame.

DORANTE. - Quelle chimère !

35 DUBOIS. - Oui, je le soutiens ; vous êtes actuellement dans votre salle et vos équipages sont sous la remise.

DORANTE. - Elle a plus de cinquante mille livres de rente, Dubois.

DUBOIS. - Ah ! vous en avez bien soixante pour le moins.

DORANTE. - Et tu me dis qu'elle est extrêmement raisonnable.

40 DUBOIS. - Tant mieux pour vous, et tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse, elle se débattrait tant, elle deviendrait si faible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en épousant ; vous m'en direz des nouvelles. Vous l'avez vue et vous l'aimez ?

DORANTE. - Je l'aime avec passion ; et c'est ce qui fait que je tremble.

45 DUBOIS. - Oh ! Vous m'impatientez avec vos terreurs. Eh ! que diantre ! Un peu de confiance ; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge, je le veux ; je l'ai mis là. Nous sommes convenus de toutes nos actions, toutes nos mesures sont prises ; je connais l'humeur de ma maîtresse ; je sais votre mérite, je sais mes talents, je vous conduis ; et on vous aimera, toute raisonnable qu'on est ; on vous épousera, toute fière qu'on est ; et on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes ; entendez-vous ? Fierté, raison et richesse, il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle, il est le maître ; et il parlera. Adieu ; je vous quitte ; j'entends  
50 quelqu'un, c'est peut-être M. Remy ; nous voilà embarqués, poursuivons. (*Il fait quelques pas, et revient.*) À propos, tâchez que Marton prenne un peu de goût pour vous. L'amour et moi, nous ferons le reste.

**EL3 : BEAUMARCHAIS, *Le Mariage de Figaro*, Acte 1 Scène 1.**

FIGARO, SUZANNE

*Le théâtre représente une chambre à demi démeublée ; un grand fauteuil de malade est au milieu. Figaro, avec une toise, mesure le plancher. Suzanne attache à sa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleurs d'orange, appelé chapeau de la mariée.*

FIGARO: Dix-neuf pieds sur vingt-six.

SUZANNE: Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau; le trouves-tu mieux ainsi?

FIGARO *lui prend les mains*: Sans comparaison, ma charmante. Oh ! Que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une belle fille, est doux, le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux !...

5 SUZANNE *se retire*: Que mesures-tu donc là, mon fils?

FIGARO: Je regarde, ma petite Suzanne, si ce beau lit que Monseigneur nous donne aura bonne grâce ici.

SUZANNE: Dans cette chambre?

FIGARO: Il nous la cède.

SUZANNE: Et moi je n'en veux point.

10 FIGARO: Pourquoi?

SUZANNE: Je n'en veux point.

FIGARO: Mais encore?

SUZANNE: Elle me déplaît.

FIGARO: On dit une raison.

15 SUZANNE: Si je n'en veux pas dire?

FIGARO: Oh ! Quand elles sont sûres de nous !

SUZANNE: Prouver que j'ai raison serait accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur, ou non?

20 FIGARO: Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, et qui tient le milieu des deux appartements. La nuit, si Madame est incommodée, elle sonnera de son côté; zeste! en deux pas, tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose ? il n'a qu'à tinter du sien; crac ! en trois sauts me voilà rendu.

SUZANNE: Fort bien! Mais, quand il aura «tinté» le matin pour te donner quelque bonne et longue commission, zeste! en deux pas il est à ma porte, et crac ! en trois sauts...

FIGARO: Qu'entendez-vous par ces paroles ?

25 SUZANNE: Il faudrait m'écouter tranquillement.

FIGARO: Eh qu'est-ce qu'il y a? Bon Dieu!

SUZANNE: Il y a, mon ami, que las de courtiser les beautés des environs, Monsieur le Comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme; c'est sur la tienne, entends-tu, qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espère que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Bazile, honnête agent de ses plaisirs, et mon noble maître à chanter, me répète chaque jour, en me donnant leçon.

30 FIGARO: Bazile! ô mon mignon! si jamais volée de bois vert appliquée sur une échine a dûment redressé la moelle épinière à quelqu'un...

SUZANNE: Tu croyais, bon garçon! que cette dot qu'on me donne était pour les beaux yeux de ton mérite?

35 FIGARO: J'avais assez fait pour l'espérer.

SUZANNE: Que les gens d'esprit sont bêtes!

FIGARO: On le dit.

SUZANNE: Mais c'est qu'on ne veut pas le croire.

FIGARO: On a tort.

40 SUZANNE: Apprends qu'il la destine à obtenir de moi, secrètement, certain quart d'heure, seul à seule, qu'un ancien droit du seigneur... Tu sais s'il était triste!

FIGARO: Je le sais tellement que, si Monsieur le Comte, en se mariant, n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines.

45 SUZANNE: Eh bien! S'il l'a détruit, il s'en repent; et c'est de ta fiancée qu'il veut le racheter en secret aujourd'hui.

FIGARO, *se frottant la tête*: Ma tête s'amollit de surprise; et mon front fertilisé...

SUZANNE: Ne le frotte donc pas

FIGARO: Quel danger?

SUZANNE, *riant*: S'il y venait un petit bouton ; des gens superstitieux...

50 FIGARO: Tu ris, friponne! Ah! s'il y avait moyen d'attraper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piège, et d'empocher son or!

SUZANNE: De l'intrigue, et de l'argent; te voilà dans ta sphère. [...]

**EL4 : BEAUMARCHAIS, *Le Mariage de Figaro*, III, 5 (extrait)**

LE COMTE, *à part*: Il veut venir à Londres; elle n'a pas parlé.

FIGARO, *à part*: Il croit que je ne sais rien; travaillons-le un peu, dans son genre.

LE COMTE: Quel motif avait la Comtesse, pour me jouer un pareil tour?

FIGARO: Ma foi, Monseigneur, vous le savez mieux que moi.

5 LE COMTE: Je la prévient sur tout, et la comble de présents.

FIGARO: Vous lui donnez, mais vous êtes infidèle. Sait-on gré du superflu, à qui nous prive du nécessaire?

LE COMTE: ... Autrefois tu me disais tout.

FIGARO: Et maintenant je ne vous cache rien.

10 LE COMTE: Combien la Comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle association?

FIGARO: Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains du docteur ? Tenez, Monseigneur, n'humilions pas l'homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE: Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais?

FIGARO: C'est qu'on en voit partout quand on cherche des torts.

15 LE COMTE: Une réputation détestable!

FIGARO: Et si je vaudrais mieux qu'elle? Y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant?

LE COMTE: Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune et jamais aller droit.

FIGARO: Comment voulez-vous? La foule est là: chacun veut courir, on se presse, on pousse, on coudoie, on renverse, arrive qui peut; le reste est écrasé. Aussi c'est fait; pour moi j'y renonce.

20 LE COMTE: A la fortune? (*A part.*) Voici du neuf.

FIGARO, *A part* : À mon tour maintenant. (*Haut.*) Votre Excellence m'a gratifié de la conciergerie du château; c'est un fort joli sort; à la vérité je ne serai pas le courrier éterné des nouvelles intéressantes; mais en revanche, heureux avec ma femme au fond de l'Andalousie...

LE COMTE: Qui t'empêcherait de l'emmenner à Londres?

25 FIGARO: Il faudrait la quitter si souvent que j'aurais bientôt du mariage par-dessus la tête.

LE COMTE: Avec du caractère et de l'esprit, tu pourrais un jour t'avancer dans les bureaux.

FIGARO: De l'esprit pour s'avancer? Monseigneur se rit du mien. Médiocre et rampant; et l'on arrive à tout. [...]

LE COMTE, *à part*: Il veut rester. J'entends... Suzanne m'a trahi.